



CLASSIQUES
GARNIER

DANIEL (Yvan), WASSERMAN (Michel), PARSI (Jacques), « En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 224, 2018 – 1, *Le Livre*, p. 105-114

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-08122-7.p.0105](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-08122-7.p.0105)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2018. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

EN MARGE DES LIVRES

WANG YU, *La réception des anthologies de poésie chinoise classique par les poètes français (1735-2008)*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Études de littérature des XX^e et XXI^e siècles », n° 64, 2016, 779 p.

L'ouvrage de Wang Yu, tiré de sa thèse de doctorat soutenue à l'Université de Paris-Sorbonne sous la direction de Didier Alexandre, constitue un panorama érudit de l'histoire de la réception, des échanges et des traductions poétiques de la Chine à la France, par le truchement des « morceaux choisis » et des anthologies de poésie classique chinoise publiés du XVIII^e siècle au tout début du XXI^e. Considéré dans son ensemble, ce travail représente une étude très riche et très originale d'histoire littéraire et comparée : sa composition est chronologique, ce qui facilite grandement la lecture et l'appréhension générale de ce long voyage savant dans la poésie, d'un bout du monde à l'autre. La première partie s'intéresse aux précurseurs du XVIII^e siècle et du premier XIX^e siècle, les « traducteurs pionniers » missionnaires aussi bien que ceux de la sinologie française naissante sous l'impulsion de Jean-Pierre Abel-Rémusat, puis à celui qu'on peut considérer comme le premier poète lecteur de ces traductions, André Chénier. La partie II passe à la période moderne, en poursuivant la réflexion sur les difficultés de la traduction et sur les critères de mise en œuvre d'une anthologie, pour examiner ensuite les principaux recueils qui firent date dans ces années : les *Poésies de l'époque des Thang* (1862) traduites par l'excentrique Jean-Marie-Léon d'Hervey de Saint-Denys, *Le Livre de Jade* (1867) de Judith Gautier, le *Cheu king* (1896) dû au jésuite Séraphin Couvreur, les *Fêtes et Chansons de la Chine ancienne* (1919) de Marcel Granet et *Cent Quatrains des Thang* (1927) de Tsen Tsonming. La même partie rappelle ensuite quel rôle a joué la découverte de la poésie chinoise traduite chez certains poètes parnassiens, comme Louis Bouilhet et Émile Blémont, ou plus tard dans l'« école fantaisiste » de Paul-Jean Toulet, par exemple. Dans les chapitres très importants qui suivent, l'ouvrage se penche sur le cas alors nouveau des premiers poètes français ayant pu résider en Chine plus ou moins longuement, au premier rang desquels Paul Claudel bien sûr, puis Victor Segalen et Saint-John Perse, tous marqués par une forte « inspiration créatrice » d'origine chinoise. La dernière partie, enfin, regarde la période la plus récente, à partir du renouvellement scientifique

de la sinologie et de la traduction savante dans la deuxième moitié du xx^e siècle – grâce à Paul Demiéville, Jean-Pierre Diény ou Patrick Carré notamment –, mais aussi de nouvelles figures de poètes traducteurs ou passeurs et médiateurs, comme Claude Roy ou François Cheng. Deux recueils traduits majeurs de cette période font alors l'objet d'une étude spécifique, l'*Anthologie de la poésie chinoise classique*, traduite par une équipe sino-française dirigée par Paul Demiéville et publiée en 1962, et *L'Écriture poétique chinoise* (1977) de François Cheng, essai magistral de l'académicien en effet accompagné d'une anthologie des poèmes des Tang. Ces études montrent avec finesse comment travaillent ces sinologues, qui sont aussi souvent des « poètes-traducteurs » par ailleurs à l'origine d'une œuvre personnelle. La fin de la partie concerne quant à elle les « lecteurs-poètes » influencés par la lecture de ces textes poétiques traduits, parmi lesquels Henri Michaux, Philippe Jaccottet, Françoise Hân, Yves Gandon ou Gérard Macé. Après une belle conclusion, l'ouvrage livre aux lecteurs plusieurs tableaux des noms et des titres en chinois et transcrits, ainsi que les versions originales de nombreux poèmes cités, documents qui seront fort utiles aux sinisants et aux spécialistes, tout comme la très riche bibliographie – une quarantaine de pages – qui ferme ce travail.

On n'est pas étonné de voir Paul Claudel et son œuvre poétique tenir une place tout à fait importante et même centrale dans un ouvrage sur un tel sujet. C'est d'abord la lecture par le poète de l'anthologie de Tsen Tsonming, *Cent Quatrains des Thang*, dont il est question : cette source, qui avait été repérée par Gilbert Gadoffre, est essentielle à la genèse de certains poèmes tardifs de Paul Claudel, illustrant de nouveau l'idée d'« inspiration créatrice », mais elle est aussi particulièrement originale, parce que due à un traducteur chinois francophone, contrairement à la grande majorité des traducteurs envisagés dans l'ouvrage, qui sont presque tous français. Ces traductions, de même que celles du *Livre de Jade*, lui aussi dû pour partie au travail d'un auteur chinois, alors encore sans doute encore imparfaitement francophone, Ding Dunling – le « Chinois de Théophile Gautier » qui collabora avec la jeune traductrice Judith Gautier –, préparent et inspirent l'écriture des recueils de la fin des années 1930, *Autres poèmes d'après le Chinois* (1937) et *Petits Poèmes d'après le Chinois* (1939), si bien étudiés et replacés dans le contexte de « l'univers poétique claudélien » par Wang Yu. Mais ce travail examine aussi ce que le livre appelle « l'ombre de Claudel », c'est-à-dire son influence personnelle et celle de son œuvre poétique de Chine, plus ou moins directe, sur la génération poétique suivante. À travers les personnalités et les œuvres de Victor Segalen et de

Saint-John Perse, qui font l'objet par la suite de deux très belles études, cette « ombre » claudélienne, mesurée de façon très nuancée, paraît marquée par bien des ambiguïtés et des contrastes, mais se révèle finalement toujours dans les formes d'une empreinte admirative, baignée dans le souvenir, en particulier, des luminosités poétiques, franches ou indéfinies, du recueil poétique de *Connaissance de l'Est*. Ces analyses confirment ainsi le rôle éminent et singulier joué par Paul Claudel au tournant des XIX^e et XX^e siècles pour accueillir la poésie chinoise dans la littérature française, et spécialement dans la poésie, et dans le même temps pour faire naître ou pour confirmer l'attrait renouvelé de la Chine, de sa littérature et de sa culture, chez certains jeunes poètes et bien d'autres lecteurs du siècle dernier.

Ce livre se lit donc comme une passionnante histoire comparée littéraire et poétique, entre la Chine et la France, une histoire enrichie par de nombreuses micro-études de traductologie aussi éclairantes qu'élégantes, mais il est dans le même temps une réflexion très illustrée sur l'anthologie traduite de littérature lointaine, et plus généralement sur la pratique du « morceau choisi » qui caractérise particulièrement ici le traitement du texte poétique, y compris dans ses versions traduites. Les anthologies étudiées, de même que tous les poèmes qu'elles inspirèrent, en permettant aux auteurs et aux lecteurs français d'accéder à la poésie classique chinoise, d'abord certes très imparfaitement puis progressivement avec de plus en plus de précision et d'érudition, apparaissent alors bien comme une « clé magique », ainsi que le dit joliment la conclusion.

Yvan DANIEL

*
* *

L'Oiseau Noir n° XIX, Cercle d'études claudéliennes au Japon, 2017.

M^{me} Nakamura, l'actuelle Présidente du Cercle d'études claudéliennes au Japon, et en cette qualité responsable de la publication de *L'Oiseau noir*, a souhaité rattraper le retard d'un an avec lequel le numéro

précédent de cette revue biennale était paru : d'où la publication en mai 2017 de ce n° XIX, articulé sur quatre copieuses contributions dues à M^{me} Nakamura elle-même, à M^{mes} Mourlevat et Nishino, et à M. Ode. Concernant « Claudel, mystique à l'état sauvage », version française de l'article de M^{me} Nakamura dont l'original japonais figurait dans la livraison précédente, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à notre compte-rendu paru dans le *Bulletin* n° 220, p. 109-112.

M. Ode poursuit dans ce numéro sa réflexion sur la perception par Claudel de la divinité japonaise, à la lumière de la conférence prononcée dans le cadre de l'« Université d'été de Nikko » en août 1922 : institution fort énigmatique à la vérité dont M. Ode observe que l'on ne sait absolument rien concernant le site, les modalités de fonctionnement et le public, et qui engendra toutefois l'un des textes fondamentaux de la période, le « Regard sur l'âme japonaise ». M. Ode rappelle¹ que la conception que Claudel se fait de la divinité nipponne associe le terme japonais de *kami*, qui la désigne, à la notion océanienne de *mana*, que le missionnaire et anthropologue de la Mélanésie Robert Henry Codrington, qui la mit en évidence, définit comme « un vecteur diffus de pouvoir spirituel ou d'efficacité symbolique supposé habiter certains objets ou personnes ». Constatant la surprenante sympathie avec laquelle le catholique intransigeant qu'est Claudel rend compte de ce panthéisme, M. Ode observe que cette indulgence pourrait trouver sa source dans le thomisme de Claudel, qui pose l'immanence de Dieu à la créature, c'est-à-dire aussi bien son enveloppement : de là cette insistance sur les « étranges vapeurs [...] qui cachent et découvrent tour à tour » la nature japonaise, et l'importance que Claudel accorde au blanc, qui lui semble exercer une fonction analogue dans la peinture traditionnelle, et dont il joue lui-même dans les trois recueils poétiques avec ou sans éventails² qu'il produit à l'extrême fin de son séjour au Japon.

Ayako Nishino consacre ensuite un long développement à une création contemporaine de nô qui eut lieu à Orléans en 2012 pour célébrer le six centième anniversaire de la naissance de Jeanne d'Arc : la ville avait en effet passé commande d'une pièce sur la Pucelle à l'acteur Tanshû Kanô (école Kita), responsable d'un enseignement de nô au Conservatoire départemental. Kanô avait fait appel pour le texte au professeur Haruo Nishino, spécialiste reconnu de ce théâtre, tout en assurant lui-même

1 Cf. « Le Mikado et la Grèce. La divinité japonaise chez Paul Claudel (II) », *L'Oiseau noir*, n°XVII, 2013, et notre compte-rendu dans le n° 212 du *Bulletin*, p. 77-81.

2 *Souffle des quatre souffles, Poèmes du Pont des Faisans, Cent phrases pour éventails*.

la mise en musique. Créé à Orléans (Grand Théâtre) le 5 mai 2012, le spectacle avait ensuite été donné au Théâtre du Jardin d'Acclimatation à Paris, puis sur la scène de nô dont Kanô avait fait don en 1992 à la ville d'Aix-en-Provence, avant d'être représenté en juin 2013 au Théâtre Préfectoral de Kumamoto (sud-ouest du Japon), patrie de l'acteur. Le répertoire de nô compte quelque 250 pièces remontant à l'époque de Zeami (1363-1443) et de ses successeurs immédiats. Quoi qu'il en soit, une création de « nouveaux nôs » (*shinsakunô*) se fit jour dans les premières années du vingtième siècle, y compris en Occident où Yeats donnait en 1916 *At the hawk's well*, d'après une légende celtique. De Claudel, le professeur Ichirô Kimura proposait en 1968 une adaptation au nô de *La Femme et son ombre*, tandis que Moriaki Watanabe présentait en 2001 *La Muraille intérieure de Tokyo ou l'Ombre double*, et en 2005 *Le nom de la rose – Les pivoines de Hasedera*.

Haruo Nishino s'étant inspiré pour sa création de *Jeanne d'Arc au bûcher*, Ayako Nishino étudie dans sa contribution les éléments de l'oratorio de Claudel qui l'apparentent lui-même au nô, et se livre ensuite à une étude comparée des deux textes dramatiques, avant de se faire l'écho, concernant la représentation orléanaise, d'une réception par le public et d'une couverture de presse dont on ne saurait que se réjouir.

Confidente de Louise et biographe de Rosalie Vetch, c'est ès qualités que Thérèse Mourlevat (dont la contribution est reproduite dans l'original français) choisit de s'exprimer sur Vézelay, présenté selon la lecture que M^{me} Mourlevat fait du texte claudélien comme un sanctuaire virtuel à cette autre Madeleine, elle aussi pécheresse et repentie, que fut la blonde Rosalie, laquelle choisira d'ailleurs à l'approche de la mort d'établir sa tombe à l'ombre de la basilique. Elle n'avait pourtant pas que de bons souvenirs à Vézelay, y ayant cohabité difficilement, de juin à novembre 1940, avec les époux Romain Rolland à qui Claudel avait confié au début de la Seconde Guerre mondiale sa « seconde famille ». Mais elle avait apprécié la beauté sereine du site, s'enchantant de la luminosité de tel matin d'automne où « tout était doux avec des tons d'opale et la vallée comme un lac ». Ainsi repose-t-elle sous une dalle gravée du poème des *Cent phrases* selon lequel « Seule la rose est assez fragile pour exprimer l'Éternité ».

Un appareil relativement large de recensions critiques et de notes de lecture complète ce copieux numéro. Il est difficile de leur rendre à toutes justice. On se bornera à relever les enseignements, jugés inaccessibles à la seule lecture de l'œuvre, que la représentation en langue japonaise

du *Soulier de satin* (traduction et mise en scène de Moriaki Watanabe, Kyoto, décembre 2016³) a révélés à Tetsurô Negishi, et l'hommage que le sinologue Hiroshi Kôzen, traitant d'un ouvrage déjà ancien de Machiko Kadota sur les poèmes d'après le chinois de Claudel (*Kurôderu to chûgokushi no sekai*, Tokyo, 1997), rend à ces pionniers de la traduction de la poésie chinoise en français que furent Judith Gautier (*Le Livre de jade*, Paris, 1867 et 1902) et Tsen Tsonming (*Rêve d'une nuit d'hiver*, Lyon, 1927).

Michel WASSERMAN

*
* *

Uma Outra Missão Francesa 1917-1918 : Paul Claudel e Darius Milhaud no Brasil, Éditions Andrea Jakobsson, 2017.

Dans le cadre du centenaire du séjour de Paul Claudel au Brésil, vient de paraître à São Paulo, un bel album *Une autre mission française, 1917-1918 : Paul Claudel et Darius Milhaud au Brésil*, aux Éditions Andrea Jakobsson. Des écrits de Paul Claudel, Darius Milhaud et Hélène Hoppenot relatifs à leur séjour y sont très judicieusement mis en parallèle. Le lecteur brésilien peut y lire l'intégralité des pages du *Journal* de Paul Claudel du 5 janvier 1917 au 10 décembre 1918, le *Journal* d'Hélène Hoppenot allant du 21 février au 23 novembre 1918 et les souvenirs de Darius Milhaud, extraits de *Notes sans musique*. Afin de compléter ces pages, Manoel Corrêa do Lago, coordinateur du volume avec Victor Burton et Guillaume Pierre, a ajouté un hommage de Paul Claudel à Ruy Barbosa, écrivain et homme politique brésilien, champion de l'abolition de l'esclavage, une conférence vibrante et lyrique de Darius Milhaud consacrée à un compositeur peu connu en France, Glauco Velasquez mais dont l'importance a été décisive dans l'évolution de la

3 Thierry Maré a rendu compte de ce spectacle dans le n°221 du *Bulletin*, p. 81-82.

musique brésilienne de cette période et la *Préface* d'Henri Hoppenot à la correspondance Claudel-Milhaud.

L'ouvrage à destination du lecteur brésilien ou, du moins, lusophone rassemble donc principalement des textes connus de la plupart des claudéliens, ce qui aurait pu ne donner qu'un volume d'intérêt secondaire de ce côté-ci de l'Atlantique. Mais chacune des trois parties de l'ouvrage est introduite par des essais remarquablement précis et documentés de Brice Roquefeuil, consul général de France à Rio de Janeiro, sur le séjour et l'enthousiasme du poète (« *Paradis de tristesse* »), de Flávia Camargo Toni (*Un « bœuf » sur le toit, un autre dans la cour*) soulignant l'importance et le bouillonnement de la vie musicale au moment du séjour de Milhaud qui a très vite engagé un dialogue fécond avec le compositeur Henrique Oswald et la pianiste Niniha Veloso-Guerra, enfin une introduction de l'éditrice du *Journal* d'Hélène Hoppenot, Marie-France Mousli (*Un campement français*). Chacune de ces études jette avec générosité un éclairage utile sur les circonstances, qu'elles soient privées, historiques ou politiques, et culturelles du séjour des uns et des autres.

Le soin extrême apporté au moindre détail de l'ouvrage, y compris la qualité du papier et le choix d'une police de caractères très élégante, la richesse de l'appareil qui accompagne les différents textes, tout cela rend plus marquante encore cette publication. Outre les très nombreuses notes des différents traducteurs, Pedro Fragelli, responsable de la plupart des traductions, a mené un travail de recherche très approfondi dans les archives des Affaires Étrangères et le volume est un émerveillement, ne serait-ce que par son iconographie. Les reproductions d'affiches commerciales ou de propagande, les programmes de concert, les facsimile de correspondances, les illustrations de la vie locale à l'époque, les photographies de personnages côtoyés par la petite troupe de la légation, tout est reproduit avec un soin admirable. On découvre surtout au hasard des pages nombre de clichés très peu connus, voire parfaitement inconnus. Certes, il y a un lot de photos plus ou moins officielles saisissant le poète dans son rôle de ministre plénipotentiaire, assistant à un *Te Deum* à l'occasion de l'armistice (au côté de Ruy Barbosa), sur les marches de l'ambassade recevant une délégation ou encore à l'occasion d'une réunion du Cercle français... et même une belle photo de Paul en grand costume tout chamarré de décorations. Au nombre de ces photos à caractère plus ou moins officiel, on remarque un beau cliché, daté de 1925, par Berenice Abbott sur lequel on voit une très élégante madame Claudel, posant en robe du soir en soie claire. Mais l'ouvrage

compte aussi des photos à caractère plus privé bien plus émouvantes : Claudel pénétrant dans la forêt vierge devant les racines exubérantes et enchevêtrées dignes d'une gravure de Gustave Doré, ou sur un pont de bois avec Milhaud et Hélène Hoppenot ou encore, saisi par l'objectif de cette dernière, à dos de mulet dans un nuage de poussière qui laisse tout juste deviner qui est l'ambassadeur et qui son secrétaire... enfin quelques-uns de ces fameux clichés pris par Paul Claudel faisant des études de mouvements et de lumières dans le studio du photographe André Perrin, de modèles à demi nus ou d'Hélène Hoppenot. Il est émouvant de constater avec quel soin, au Brésil, on a tenu à célébrer le centenaire de cette mission diplomatique, qui a été également un moment important de rencontres artistiques et d'émerveillements réciproques.

Jacques PARSI